

# Réunion des Amours (La), comédie héroïque

Auteur : Marivaux, Pierre de (1688-1763)

## Description & Analyse

DescriptionMonographie imprimée, Chez Chaubert

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

53 Fichier(s)

## Les mots clés

[Comédie héroïque](#), [Théâtre](#)

## Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, Yf-7610

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146220>

## Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie héroïque)

Eléments codicologiques52 p. ; in-12

Date1732

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis

## Relations entre les documents

### Collection Réunion des Amours (La)

*Cet ouvrage a pour version approuvée :*

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque](#)

*Cet ouvrage a pour version clandestine :*

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque](#)

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque](#)

---

#### Collection Réunion des Amours (La)

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque en un acte et en prose](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

## Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)  
Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)  
Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique)

## Citer cette page

Marivaux, Pierre de (1688-1763), *Réunion des Amours (La)* comédie héroïque, 1732

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/86>

Notice créée le 01/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

---

LA  
RÉUNION  
Y 5835<sup>o</sup> DES  
AMOURS.

COMEDIE HEROIQUE.

5. 9. 1731.

Le prix est de seize sols.

*mariageux*



A PARIS:

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des  
Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la  
Renommée & à la Prudence.

M. D C C. XXXII.

---

*ACTEURS.*

L'AMOUR.  
CUPIDON.  
MERCURE.  
PLUTUS.  
APOLLON;  
LA VERITE,  
MINERVE.  
LA VERTU.



LA RÉUNION  
DES  
AMOURS.

*COMEDIE HEROIQUE.*

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté.*

CUPIDON, *de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*



QUE vois-je ? Qui est-ce qui  
a l'audace de porter comme  
moi un carquois, & des flé-  
ches ?

L'AMOUR, *à part.*

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur  
de mon empire ?

A ij

4. LA RÉUNION

CUPIDON, *à part.*

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la fade tendresse qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné.

L'AMOUR, *à part.*

Qu'il est laid ! qu'il a l'air débauché !

CUPIDON, *à part.*

Yit-on jamais de figure plus forte ? sca-  
chons un peu ce que vient faire ici cette  
ridicule antiquaille. Approchons.

*À l'Amour.*

Soyez le bien venu, mon Ancien, le Dieu  
des soupirs timides, & des tendres langueurs,  
Je vous saluë.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment est sec ; mais je vous le  
pardonne. Un Proscrit n'est pas de bonne  
humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit ? Vous ne devez ma retraite  
qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai  
vu que les hommes étoient capables de vous  
souffrir.

CUPIDON.

Male-peste, que cela est beau ! C'est-à-dire, que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux : & vous êtes un Héros fuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne sommes pas faits pour discouvrir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point, mon Confrere. Dans le fonds je vous plains. Vous me dites des injures : mais votre état me désarme. Tenez, je suis le meilleur garçon du monde. Contez-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici ? Est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude ? Eh bien, il y a remède à tout. Voulez-vous de l'emploi ? je vous en donnerai. Je vous donnerai votre petite provision de fléches ; car celles que vous avez-là dans votre carquois, ne valent plus rien..... Voyez-vous ce dard-là ? Voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur ; cela le pénètre ; cela le brûle ; cela l'embrase : Il crie, il s'agit, il demande du secours, il ne scauroit attendre.

A iiij

## L'AMOUR.

Quelle méprisable espèce de feux ? -

## CUPIDON.

Ils oast pourtant décrié les vòtres. Entré vous & moy, de vorre tems les Amans n'étoient que des Benêts ; ils ne scavoient que languit, que faire des helas ! & conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! parbleu, ce n'est plus de même. J'ai supprimé les échos, moi. Je blesse ; ahi ! vite au remede. On va droit à la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime ; voyez ce que vous pourrez faire pour moi, car le tems est cher ; il faut expedier les hommes. Mes sujets ne disent point je me meurs. Il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidités, doux martyte, il n'en est plus question. Fadeur, platitude du tems passé que tout cela. Vous ne faisez que des fots, que des imbeciles ; moi je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille : ils sont si yifs, qu'ils n'ont pas le loist d'être tendres ; leurs regards sont des desirs : au lieu de soupirer, ils attaquent : Ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point, faites-moi grace, ils la prennent. Ils ont du respect, mais ils le perdent. Et voilà celui

•

### D E S A M O U R S. 7

qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'Éclaves, je n'ai que des Soldats. Allons, déterminez-vous. J'ai besoin de commis; voulez-vous être le mien? sur le champ je vous donne de l'emploi.

### L'A M O U R.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire? Quel oubli de la vertu!

### C U P I D O N.

Eh bien? Quoi, la Vertu? que voulez-vous dire? Elle a sa charge, & moi la mienne; elle est faite pour régir l'Univers, & moi pour l'entretenir; Déterminez-vous, vous dis-je: Mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne saï quel air de dupe que vous avez sur la physionomie. Je ne veux point de cela; allons, mon Lieutenant, alerte; un peu de mutinerie dans les yeux; les vôtres prêchent la résistance: Est-ce là la contenance d'un vainqueur? Avec un amour aussi poltron que vous, il faudroit qu'un Tendron fit tous les étais de la défaite. Eh! éviteriez-vous....  
*Il tire une de ses flèches* Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes flèches pour vous ôter cet air timide & langoureux. Garre que je vous rende aussi fol que moi.

A iiiij

L'AMOUR, *tirant aussi une de ses flèches*

Et moi, si vous tirez, je vous rendrai sage.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît. J'y perdrois, & vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, voите audace ne m'offense point; & votre empire touche peut-être à sa fin. Jupiter aujourd'hui fait assébler tous les Dieux; il veut que chacun d'eux fasse un don au Fils d'un grand Roy qu'il aime. Je suis invité à l'Assemblée. Tremblez des suites, que peut avoir cette aventure.

---

SCENE II.

CUPIDON, *seul.*

Comment donc? Il dit vrai. Tous les Dieux ont reçû ordre de se rendre ici; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, & j'ai cru que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient; voyons ce que cela signifie.

---

SCENE III.

CUPIDON, MERCURE,  
PLUTUS.

MERCURE.

**A**H ! vous voilà , Seigneur Cupidon ?  
Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bon-jour , mon Ami.

CUPIDON.

Bonjour , Plutus. Seigneur Mercure , il  
y a aujourd'hui assemblée générale ; & c'est  
vous qui avez averti tous les Dieux de la  
part de Jupiter de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien fû de cela ;  
moi ? Est-ce que je ne suis pas une Divinité  
assez considérable ?

A y

## MERCURE.

Eh ! où voulez-vous que je vous prisse ?  
Vous êtes un coureur qu'on ne sauroit ar-  
rapeler.

## CUPIDON.

Vous bâisez, Mercure : Parlez-moi  
franchement. Etois-je sur votre liste ?

## MERCURE.

Ma foi non. J'avois ordre exprès de  
vous oublier tout net.

## CUPIDON.

Moi ? Et de qui l'aviez-vous reçû ?

## MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la  
direction de l'Assemblée.

## PLUTUS.

Ôh ! de Minerve, la Déesse de la Sagesse ?  
Ce n'est pas là un grand malheur. Tu scais  
bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a  
bien faire, nous avons un peu plus de cre-  
dit qu'elle : Nous rendons les gens heureux,  
moins, morbleu, & elle ne les rend que rai-

D E S A M G U R S. ¶  
fonnables ; aussi n'a-t-elle pas la presse.

### C U P I D O N.

Apparemment que c'est elle qui vous a  
aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu  
de la tendresse, lui dont on ne se ressouve-  
noit plus.

### M E R C U R E.

Vous l'avez dit, & ma commission por-  
toit même de lui faire de grands compli-  
mens.

### C U P I D O N, *riant.*

La belle Ambassade !

### P L U T U S.

Va, va, mon Ami, laisse-le venir, ce Dieu  
de la tendresse ; quand on le retrabliroit, il  
ne feroit pas grand besogne. On n'est plus  
dans le goût de l'amoucheux martyre ; On ne  
l'a retenu que dans les chansons. Le métier  
de cruelle est tombé ; ne t'embarrasse pas de  
ton Rival ; je ne veux que de l'or pour le  
battre, moy.

### C U P I D O N.

Je le croi. Mais je suis piqué. Il me prend  
envie de vider mon Carquois sur tous les  
cœurs de l'Olimpe.

A vj

---

LA RÉUNION

MERCURE.

Point d'étourderie; Jupiter est le maître; on pourroit bien vous casser, car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie?

MERCURE.

Oh! de tant de choses; par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage; vous ne scauriez laisser la tête des maris en repos; vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

Cest-à-dire, que les femmes sont bien aises d'être couruës.

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent-là, ou bien qui

ne se retirent que pour agacer, qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur, qui lui disent, Mitez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est ce ma faute? Parbleu non; la coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

## M E R C U R E.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons, mais prenez y garde: Ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivaues, que pour les avoir morts, & qui au détriment des Héritiers, ont tout le profit des funerailles. Ce sont de vieilles femmes dont vous vuidez le coffre pour l'achat d'un mari faîneant qu'on ne scauroit ni troquer ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point; sans compter votre libertinage: car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut; Plutus avec son or, dispose de votre carquois; pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie est à son service, & cela n'est pas joli; ainsi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

## CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

## MERCURE.

Laissions-là cette mauvaise plaisanterie.

## PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce je prends de lui, je l'achète, je marchande, nous convenons, & je paye; voilà toute la finesse que j'y scache.

## CUPIDON.

Celui-là est comique. Se plaindre de ce que j'aime la bonne chere & l'aisance, moi qui suis l'Amour? A quoi donc voulez-vous que je m'occupe? A des Traités de Morale? Oubliez-vous que c'est moi qui met tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie, qu'il faut dans ma charge un fond inépuisable de bonne humeur, & que je dois être à moi seul plus semillant, plus vivant que tous les Dieux ensemble?

## MERCURE.

Ce sont vos affaires; mais je pense que voici Apollon qui vient à nous,

DES AMOURS 15

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du  
bel-esprit & moi ne nous amusons pas  
extrêmement ensemble. Jusqu'au revoir,  
Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.

---

SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE,  
APOLLON.

MERCURE.

QUE VENEZ-VOUS, Seigneur Apollon ?  
vous avez l'air sombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la tendresse me  
fâche. Je n'aime pas les dispositions où je  
vois que Minerve est pour lui. Je vous ap-  
prends qu'elle va bien-tôt l'amener ici, -  
Cupido.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

LA RÉUNION  
A POLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux  
sur la nature de vos feux, pour juger lequel  
de vos Doms on doit préférer dans cette  
occasion ici : & c'est de quoi même je suis  
chargé de vous informer.

CUPIDON.

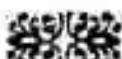
Tant mieux, morbleu, tant mieux; cela  
me divertira. Aliez, il n'y a rien à craindre;  
mon Confrere ne plaide pas mieux qu'il  
blessé.

MERCURE.

Croyez-moi pourtant, allez-vous prépa-  
rer pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est parbleu bien dit; Je vais me re-  
cuëillir chez Bacchus; il y a du vin de  
Champagne, qui est d'une éloquence admi-  
rable; j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait.  
Adieu, mes Amis; tenez-moi des lauriers  
tout prêts.



SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire ; le vent du Bureau n'est pas pour lui, & je me défie du succès.

MERCURE.

Eh ! bien que vous importe à vous ?  
Quand son rival reviendroit à la mode,  
vous n'en inspirerez pas moins ceux qui  
chanteront leurs maîtresses.

APOLLON.

Eh ! morbleu, cela est bien différent ;  
les chansons ne seront plus si jolies. On ne  
chantera plus que des fentimens. Cela est  
bien plat.

MERCURE.

Bien plat ! que voulez-vous donc qu'on  
chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ? Est-ce qu'il faut un

18 LA RÉUNION

commentaire à Mercure ? Une caresse, une vivacité, un transport, quelque petite action.

MERCURE.

Ah ! vous avez raison, je n'y songeais pas ; cela fait un sujet bien plus piquant, plus animé.

APOLLON.

Sans comparaison, & un sujet bien plus à la portée d'être senti. Tout le monde est au fait d'une action.

MERCURE.

Oùï, tout le monde gesticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a des œufs matériels qui n'entendent un sentiment, que lorsqu'il est mis sur un canevas bien intelligible,

MERCURE.

On ne leur explique l'âme qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes ; & il faut avouer que la Peccie galante a bien plus de prise en pa-

### B E S A M O U R S. 19

teil cas. Aujourd'hui quand j'inspire un couplet de chanson, ou quelques autres vers, j'aimes coudées franches, je suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal ; c'est un beau bras qu'on fait ; c'est une main qu'on adore, & qu'on baise ; c'est Philis qui se fâche ; on se jette à ses genoux, elle s'attendrit, elle s'apaise ; un soupir lui échape. Ah ! Sylvandre ; Ah ! Philis, levez-vous, je le veux. Quoi ! cruelle, mes transports..... finissez. Je ne puis ; laissez-moi ; des regards, des ardeurs, des douceurs ; cela est charmant. Sentez-vous la gayeté, la commodité de ces objets-là ? J'inspire là-dessus en me jouant. Aussi n'a-t-on jamais vu tant de Poètes.

### M E R C U R E.

Et dont la Poésie ne vous coûte rien,  
Ce sont les Philis qui en font tous les frais.

### A P O L L O N.

Sans doute. Au lieu que si la tendresse alloit être à la mode, adieu les bras, adieu les mains ; les Philis n'auroient plus de tout cela.

### M E R C U R E.

Elles n'en seroient que plus aimables, &

20 *La Réunion*  
fans doute plus aimées. Mais laissez-moi  
recevoir la Vérité qui arrive.

---

## SCENE VI.

MERCURE, APOLLON,  
LA VERITE.

MERCURE.

**I**L est temps de venir, Déesse ; l'Assemblée  
va se tenir bien-tôt.

LA VERITE.

J'arrive. Je me suis seulement amusée  
un instant à parler à Minerve, sur le choix  
qu'elle a fait de certains Dieux, pour la ce-  
remonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous  
parlez, Déesse ?

LA VERITE.

De qui ? De vous.

APOLLON,

Cela est net. Et qu'en disiez-vous donc ?

DES AMOURS.

22.

LA VERITE.

Je disois..... Mais vous êtes bien hardi  
d'interroger la Verité. Vous y tenez-vous?

APOLLON.

Je ne crains rien. Poursuivez.

MERCURE.

Coutage.

APOLLON.

Que disiez-vous de moi?

LA VERITE.

Du bien, &c du mal ; beaucoup plus de  
mal que de bien. Continuez de m'interro-  
ger. Il ne vous en coûtera pas plus de sça-  
voir le reste.

APOLLON.

En ! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui  
peut faire le Don de l'éloquence, & de l'a-  
mour des beaux Arts?

LA VERITE.

Oh ! vos Dons sont excellens ; j'en di-

22           LA RÉUNION  
sois du bien; mais vous ne leur ressemblez  
pas.

A POLLON.

Pourquoi?

LA VÉRITÉ.

C'est que vous flattez, que vous mentez,  
& que vous êtes un corrupteur des âmes  
humaines.

A POLLON.

Doucement, s'il vous plaît; comme vous  
y allez!

LA VÉRITÉ.

En un mot, un vray Charlatan.

A POLLON.

Arrêtez, car je me fâcherois.

MERCURE.

Laissez-la achever; ce qu'elle dit est amu-  
sant.

A POLLON.

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'est-  
ce que cela signifie? En quoi donc meritai-  
je tous ces noms-là?

LA VERITE.

Vous rougissez ; mais ce n'est pas de vos vices ; ce n'est que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, à Apollon.

N'admirez-vous pas son discernement ?

APOLLON.

Déesse, vous me poussez à bout.

LA VERITE.

Je vous définis. Vangez-vous, en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh ! de quoi me corriger ?

LA VERITE.

Du métier vénal & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les eaux de votre Hypocrene, de votre Pardalé, & de votre bel-esprit, je n'en donnerois pas un fétu ; non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles friponnes que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de

l'Eloquence, de la Poësie, du bel-esprit, soutenez donc ces grands Attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs qui se débitent? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louez la vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en êtes.

## MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le teste.

## LA VERITE.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être: Mais dans le fabuleux, oh! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête: Tiens, prens, gnyvre-toi d'impertinences & de chimères.

## APOLLON.

Mais enfin.....

## LA VERITE.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epîtres Dedicatoires, par exemple?

MERCURE.

## MERCURE.

Oh ! faites-lui grâce là-dessus. On ne les lit point.

## LA VERITE.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête, je m'en rejoiiis ; mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une personne admirable ; j'en ouvre cent, j'en ouvre mille ; tout est dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares, & que les Epîtres Dedicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot, il y a mille Epîtres où vous vous écriez, „ que votre modestie se rassure, Monseigneur. „ Il me faut donc mille Monseigneurs modestes. Oh ! de bonne foi, me les fourririez-vous ? Concluez.

## APOLLON.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit là.

B

LA RÉUNION  
MERCURE.

Moi? je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

## APOLLON.

La réponse est consolante.

## LA VÉRITÉ.

En un mot, vous masquez tout. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez, prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connais une très jolie femme, que vous avez appelée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabatte. Son miroir n'y gagne rien; elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre; & la charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela cependant, si vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

## MERCURE.

Maléperte! C'est l'article de tout le monde.

## APOLLON.

Quoi? dire la vérité aux Princes?

DES AMOURS. 22

LA VERITE.

Le plus grand des Motsels, c'est le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose la lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples, est celui chez qui ce Prince & ce sujet se rencontrent ensemble.

A P O L L O N.

Je l'avoue, il me semble que vous avez raison.

LA VERITE.

Au reste, Apollen, tout ce que je vous dis-là ne signifie pas que je vous craigne. Vous savez aujourd'hui de quel Prince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira, la sagesse & moi nous remplirons son ame d'un si grand amour pour les vertus, que vos flattiers seront reduits à parler de lui, comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

A P O L L O N.

C'en est fait, je me tends, Déesse, & je me raccorde avec vous. Allons, je vous confirme mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

3 ij

---

S C E N E V I I.

MERCURE, APOLLON;

M E R C U R E.

**S**EIGNEUR Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit ! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

A P O L L O N.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Seigneur Mercure.



---

S C E N E V I I I .

CUPIDON, MERCURE,  
APOLLON.

CUPIDON.

**G** Avez, gare, Messieurs; voici Minerve  
qui se rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien? nous ne serons pas de trop; je  
ferai bien aise d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me com-  
muniquer ce que vous avez à dire. J'avrois  
pu vous fournir quelque chose de bon;  
mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la Poësie, vous me manquez  
de respect.

APOLLON.

Pourquoi donc?

B ii:

## CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense?

MÉRÇURÉ, rit,

Hé, hé, hé, hé.

## A POLLON.

Je t'ai pourtant persuader la raison même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.



## SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR,  
CUPIDON, MERCURE,  
APOLLON.

MINERVE.

**V**ous savez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindrez-vous du secret que je vous ai fait de notre assemblée : mais je croyois vos feux trop vifs. Quoiqu'il en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur, mais sa raison doit primer sur tout; & vous êtes accusé de ne la ménager guere.

CUPIDON.

Où-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des moments difficiles à passer avec moi, mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.  
B 33j

---

LA R E U N I O N

M E R C U R E.

Tenez, dans la theorie, le Dieu de la tendresse l'emporte ; mais j'aime mieux sa pratique, à lui.

M I N E R V E.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

M E R C U R E.

Je ne dis plus mot.

A P O L L O N.

Pour moi, serviteur au silence. Je fous

M I N E R V E.

Vous me faites plaisir.



## SCENE X.

MINERVE, L'AMOUR;  
CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

**A**LLONS, Cupidon, je vous écoutez  
rai, malgré les défauts qu'on vous  
reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ?  
Où cela va-t-il ? On dit que je suis un peu  
libertin ; mais on n'a jamais dit que j'étais  
un bénét.

L'AMOUR.

Eh ! de qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette  
question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons.  
Je ne suis venué ici que pour vous écouter.  
Voyons.

By

*A l'Amour.*

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L'AMOUR, touffe & crache.

Sage Minerve, vous, devant qui je m'estime heureux de reclamer mes droits.....

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirois manquer de respect, & faire outrage à vos lumières, si je vous soupçonneis capable d'hésiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE.

*A Cupidon.*

Laisssez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apostiller son exorde.

## L'AMOUR.

Ah ! c'en est trop. Votre audace m'irrite, & me fait sortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous pour oser me disputer quelque chose ? Vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine aussi impure que la vôtre ? Divinité scandaleuse, dont le culte est un crime, à qui la seule corruption des hommes a dressé des Autels ? Vous, à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes ? Vous, qu'on ne peut honorer, qu'en immolant la vertu ? Funeste auteur des plus honteuses flétrissures des hommes, qui, pour récompense à ceux qui vous suivent, ne leur laissiez que le déshonneur, le repentir, & la misère en partage : Osez-vous vous comparer à moi, à Dieu de la plus noble, de la plus estimable, de la plus tendre des passions, & j'ose dire de la plus féconde en Héros ?

## CUPIDON.

Bon, des Héros ! Nous voilà bien riches ! Est-ce que vous croyez que la terre ne se passera pas bien de ces Messieurs-là ? Allez, ils sont plus curieux à voir que nécessaires : leur gloire a trop d'attirail. Si l'on tabatoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir,

B vi

ii

---

36 — LA R E U N I O N

on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. On est bien dupe de les admirer, puisqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos Heros sortent du niveau, & ne font que du tintamarre. Poursuivez.

M I N E R V E.

Laissons-là les Heros. Il est beau de l'être ; mais la raison n'admet que les sages.

C U P I D O N.

Oh ! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L' A M O U R.

De grâce, écoutez-moi, Déesse. Qu'est-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire ? je vous en atteste vous-même. Qu'est-ce que c'étoit que l'avarice ? Je l'appellois tout-à-l'heure une passion. C'étoit une vertu, Déesse : c'étoit du moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La nature me présentoit des hommes grossiers, je les polissois ; des féroces, je les humanisois ; des faineans, dont je ressuscitois les talens enfoncés dans l'oisiveté & dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissait de l'être. L'espoir de

plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçoient son ame à devenir estimable. De mon temps, la pudeur étoit la plus estimable des graces.

### CUPIDON.

Eh bien ! il ne faut pas faire tant de bruit ; c'est encore de même. Je n'en connois point de si piquante, moi, que la pudeur. Je l'adore, & mes sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent par tout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour ; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le respect, la sagesse, l'honneur, qui sont commis à sa garde. Voilà ses Officiers ; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court ; & ce danger c'est moi. Je suis fait pour être, ou son vainqueur, ou son vaincu. Nous ne scaurions vivre autrement ensemble ; & sauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne : quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas davantage. Chaque chose a son contraire ; je suis le sien. C'est sur la bataille des contraires que tout roule dans la nature. Vous ne scavez pas cela, vous ; vous n'êtes point Philosophe.

### L'AMOUR.

Jugez-nous, Déesse, sur ce qu'il vient

--

d'avoûter lui-même. N'est-il pas condamnable? Quelle différence des Amans de mon temps aux siens? Que de décence dans les sentimens des siens! Que de dignité dans les transports même!

## CUPIDON.

De la dignité dans l'amour! De la décence pour la durée du monde! Voilà des agréments d'une grande ressource! Il ne sait plus ce qu'il dit. Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux Garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déserts. Vivra-t-elle de soupirs? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent: & rien ne reste que des Romans de douze Tomes. Encore à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

## L'AMOUR.

Juste Ciel! faut-il?....

## CUPIDON.

Bon, des apostrophes au Ciel! Voilà encore de son jargon. Eh! morbleu, qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas

méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas? Eh bien, mon enfant, c'est en quoi elle est excellente, admirable; & vous n'y entendez rien.

## MERCURE.

Ceci est nouveau.

## CUPIDON.

Doucement. La nature avoit besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai? Comment falloit-il qu'il fût, à votre avis? Un couteur de fâdes sornettes? Un trembleur qui a toujours peur d'offenser, qui n'eût fait dire aux femmes, que, ma gloire! & aux hommes, que, vos divins appas! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un cipiegle tel que moi qu'il falloit à la nature; un etourdi, sans souci, plus vif que délicat; qui mit toute sa noblesse à tout prendre, & à ne rien laisser. Et cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour pere & pour mère des parens joyeux, qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joie. Il ne falloit que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du vice? Cela n'est pas vrai; Je donne de l'amour, voilà tout: le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y ga-

gnent ; je ne m'en embarrassé pas. J'allume le feu ; c'est à la raison à le conduire : & je m'en tiens à mon métier de Distributeur de flammes au profit de l'Univers. En voilà assez : croyez-moi ; retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspens encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre ; Je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

---

SCENE XI.

LA VERTU.

Les Acteurs précédents.

MINERVE.

**V**ENEZ, Déesse ; nous avons besoin de vous ici. Vous savez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à présent de savoir lequel de ces deux amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons ; mais je ne déciderai la chose , qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun d'eux vous fasse

sa déclaration. Vous me ditez après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable; & je jugerai par là lequel de leurs Doms peut entraîner le moins d'inconvénients dans l'âme du Prince. Adieu, je vous laisse; & vous me ferez votre rapport.

## SCENE XII.

L'AMOUR, CUPIDON;  
MERCURE, LA VERTU.

MERCURE.

**L**'EXPEDIENT est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile. Je suis invulnérable. Et d'ailleurs, je veux vous écouter de sens froid, sans le secours d'aucune impression étrangère.

## MERCURE.

C'est bien dit, point de prévention.

## L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois reduit à lutter contre lui.

## CUPIDON.

Mon ancien recule ici ? Ses flammes héroïques ont peur de mon feu bourgeois. C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

## L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, si nous avions pour juge une ame commune, mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

## CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cleopatre.

## LA VERTU.

Qu'importe ? Allons, je vous entends.

## MERCURE.

Le pas est réglé entre vous. C'est à l'Amour à commencer.

## CUPIDON.

Sans doute.. Il est la Tragedie, lui. Moi,  
je ne suis que la petite Piece. Qu'il vous  
glace d'abord, je vous rechaufferai après.

*Mercure & la Vérité sourient.*

## L'AMOUR.

Quoi ? met-il déjà les rieurs de son côté?

## LA VERTU,

Le laissez-le dire. Commencez, je vous  
écoute.

## MERCURE.

Mons.

*L'AMOUR, s'écarte, & fait la révé-  
rence en abordant la Vérité.*

Penitez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien. Jusques ici mon respect a reduit mes sentiments à se taire.

## CUPIDON, bâille.

Ha, ha, ha.

## L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

44      LA RÉUNION  
        CUPIDON.

Je vous demande pardon ; mais je suis  
l'Amour : & le respect m'a toujours fait  
bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paraît froid. -

LA VERTU.  
à l'Amour.  
Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon respect  
a reduit mes sentimens à se taire. Ils  
n'ont osé se produire que dans mes timides  
regards ; mais il n'est plus temps de feindre, ni  
de vous dérober votre victime. Je fais tout  
ce que je risque à vous déclarer ma flamme.  
Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous  
allez accabler un temeraire ; Mais, Madame,  
au milieu du courroux qui va vous faire,  
souvenez-vous du moins que ma rémérition  
n'a jamais passé jusqu'à l'esperance ; & que  
ma respectueuse ardeur.....

CUPIDON.

Encore du respect ! Voilà mes vapeurs  
qui me reprennent.

## MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi,

## L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

## LA VERTU.

Voilà qui est bien ; votre langage est décent. Il n'étourdit point la raison. On a le temps de se reconnoître ; & j'en rendrai bon compte.

## MERCURE.

Cela fait une belle Pièce d'éloquence. On diroit d'une harangue.

## CUPIDON.

Oui-dà ; cette flâme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable à cause de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'esperance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tout. Cela est très-beau, très touchant assurément.

L'AMOUR, à *cupidon*.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on de-

LA RÉUNION  
mande. Voulez-vous que je continue ;  
Déesse ?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine. En voilà assez. Je  
vois bien ce que vous savez faire. A vous,  
Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point  
à vous dire que je vous aime. Vous regar-  
dez ceci comme une feinte ; mais vous êtes  
trop aimable, & mon cœur pourroit s'y mé-  
prendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas  
d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me  
connois en charmes. Ni sur la terre, ni  
dans les cieux, je ne vois rien qui ne le ce-  
de aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas  
été tenté de me jeter à vos genoux ? Quelles  
délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pou-  
vois être aimé d'elle ? Eh ! pourquoi ne m'ai-  
meriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant  
qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que  
vous y seriez sensible ? Je sens que tout mon  
cœur vous est deu. N'avez-vous pas quel-  
que repugnance à me refuser le vôtre ? Aima-  
ble Vertu, me fuiiez-vous toujours ? regar-

dez-moi. Vous ne me connoissez pas. C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir. Il est soumis: il ne veut que vous échir. Je vous aime, je vous le dis; vous m'entendez; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard acheveroit mon bonheur. Un regard: Ah! quel plaisir, vous me l'accordez. Chere main que j'idolatre, recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, *soupirant.*

Ah! finissez, Cupidon; je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi? la Vertu se laisse baisser la main?

LA VERTU.

Il va si vite, que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déses, pour m'expliquer comme lui;

LA VERTU.

Quoy, voulez-vous continuer? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez, &amp; ne décidez rien.

LA VERTU.

Je me sauve, & vais faire mon rapport  
à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure, je vous quitte, & je  
vais la suivre.CUPIDON, *riant.*

Allez, allez lui servir d'antidote.



SCENE

## SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, *riant.*

**H**A, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit apprivoiser. Je la tenois déjà par la main, toute Vertu qu'elle est: & si elle me donnoit encore un quart d'heure d'audience, je vous la garantirois mal nommée.

MERCURE.

Oui; mais la Vertu est sage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle ressource!

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure? Vous me donnez des épithetes! vous vous familiarisez, petit Commençal?

C

## MERCURE.

Quoi, vous vous fâchez ?

## CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous ? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble ?

## MERCURE.

Vous êtes un écourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; & je crains que vous n'ayez paru trop fort. Comment donc vous égatignez-en jouant jusqu'à la Verru même ? Oh ! on ne vous choisira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop rebouant. Vous mettriez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous donner votre congé. C'est elle-même.



## SCENE XIV.

ET DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Piece.

MINERVE.

**C**UPIDON, la Vertu décidoit contre vous ; & moi-même j'allois être de son sentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre Confrere, l'ame est trop tendre, il est vrai ; mais avec vous, elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules ; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux. Rendez-le plus vif, & plus passionné ; & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable : & vous ferez sans reproche. Au reste, ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

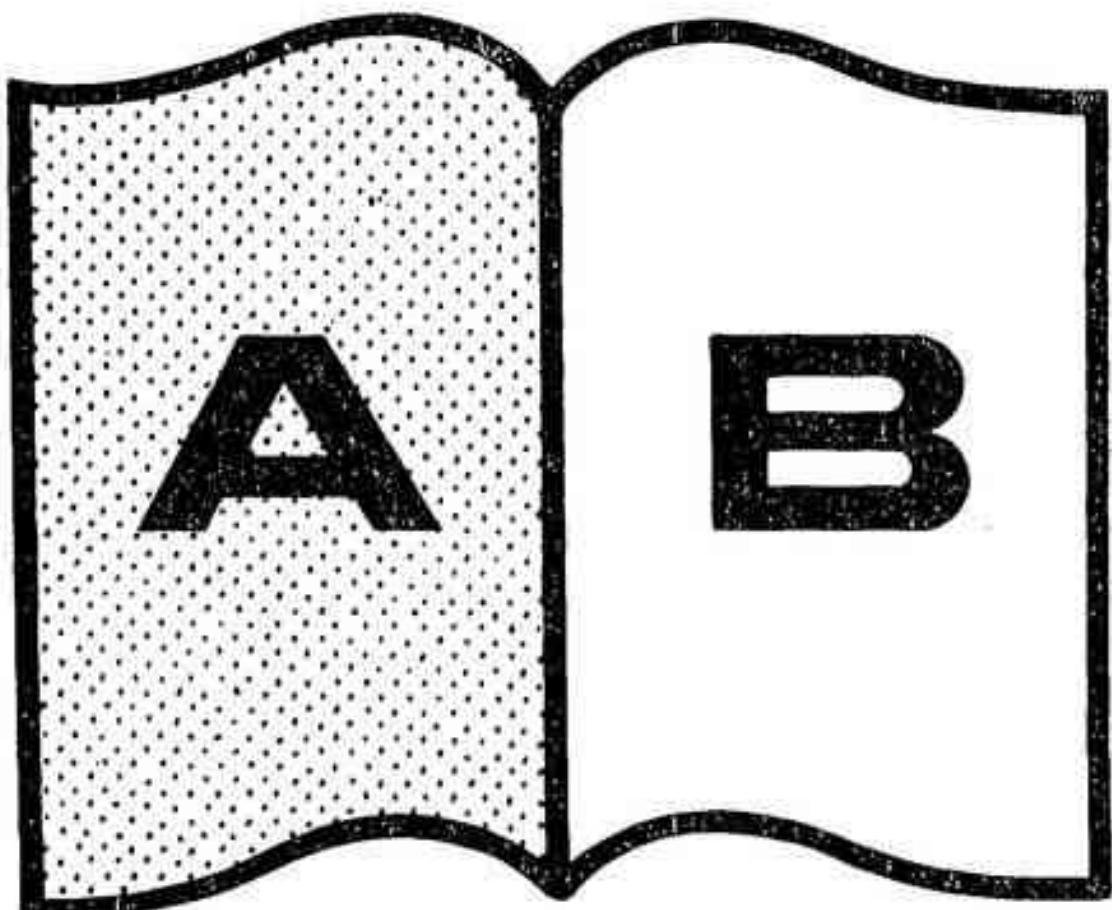
C ij

52 LA RÉUNION DES AMOURS.<sup>1</sup>

CUPIDON, embrassant l'Amour.

Allons, mon Camarade, je le veux bien,  
Embrassons-nous. — Je vous apprendrai à  
n'être plus si fol ; & vous m'apprendrez à  
être plus sage.

FIN.



Contraste insuffisant

**NF Z 43-120-14**